

CHAPITRE I

Les murs dansent autour de moi. Je suis toute entière dans ses mains. Sa grosse tête envahit la pièce. Son large front se plisse. Son regard sans ciller me scrute. Son énorme rire m'effraie.

« Koré. Nous l'appellerons Koré. Quant elle ouvre les yeux, c'est la nuit entière qui vacille. »
Je hurle. Vite, il me dépose sur son cœur. À elle. Le battement régulier et connu m'apaise. Commence alors le monde des caresses. immergée de tendresse, je barbotte sur son ventre chaud. Je referme les paupières sur mes pupilles encore aveugles. Je suis née.

Cette histoire, je l'ai racontée vingt mille fois. Et vécue vingt mille et une... avant de dévisager mon interlocuteur. Je l'examine alors bien au fond de sa tête. Je le parcour à livre ouvert. Et j'y mesure le pouvoir de mes yeux vairons.

Loin d'être une tare physique, cette particularité est un don des fées. Grâce à elle, les Hommes me sont totalement transparents. Et comme nulle autre au monde, je déchiffre leur âme.

Autre atout : fascinés par mes yeux, ils oublient le reste de mon visage, la couleur de mes cheveux, mon corps même. Certains me croient blonde suédoise, d'autres le type asiatique. Quelques uns me croient grosse. C'est faux. Et par coquetterie, je ne vous dévoilerai que ce trait au fusain rapide de mon physique. Je suis menue.

Il m'est facile d'effacer jusqu'à mon ombre : il suffit d'une lentille de contact colorée. Qu'ai-je fait de cette disparité? De ce cadeau des dieux? Je l'ai mis au service de la presse. Devenant très vite la coqueluche des directeurs de rédaction puis des politiques dont mes portraits très incisifs les captivaient.

« Mais comment fait-elle? »

Depuis ces petites heures de gloire — la jalousie des confrères les rendaient plus savoureuses encore — je me suis vite — vieillissant si peu — calmée. J'ai enfoui le don derrière des lunettes sombres cerclées d'or. J'ai aussi pris le large. Entre deux cargos — je voyage toujours en bateau —, j'envoie des récits de voyages à quelques mensuels de différentes langues et confessions. Je les agrémente de portraits aussi précis que les croquis d'un paléontologue. Et j'y ajoute quelques touches de couleur toutes personnelles afin de donner du relief à la nature humaine. Elle en manque cruellement. J'embellis la vie. Papa rédacteur en chef m'a appris. Un peu de magie n'est pas tricher. Juste un tour de manège pour donner du sourire. Les lecteurs adorent être dupés dans ce sens. Ils sont des hommes après tout.

De pseudonyme en pseudo, j'ai réussi à effacer mon existence dans l'oubli. Après les feux de la rampe, la passerelle d'un cargo adoucit mon regard. Mon œil bleu se lave chaque jour de la vision du ciel et de la mer. Quant au marron, il vire au sombre, au noir de la nuit du large, constellée d'étoiles. Je dois le surveiller, d'ailleurs. M'admonester sans cesse. Sinon je passerai bientôt pour une « *héroinowoman* ». Le capitaine du navire le croit. Il me surveille. Il

a confondu l'iris et la pupille. Vous en imaginez une aussi dilatée? Ce marin ne me paraît pas très futé. J'espère qu'il déchiffre mieux ses cartes de navigation que le visage d'autrui. Ce soir, au dîner, je le sonderai. Puis, avec un peu d'autosuggestion, je chasserai ses idées fausses.

En attendant, mon regard dérive dans le sillage du navire. Je me plais à imaginer que je vais rencontrer dans une coursive ce marin légendaire si cher à Alvaro Muttis : Maqroll el Gaviero. Perdue dans mes songes, je me force à sentir sa carcasse bouleversante, plus usée par les rivages que les embruns, derrière mon épaule. Partir, comme lui, que sais-je faire d'autre? J'en ai la houle à l'âme.

Pour en peu, j'en oublierais l'enquête qui m'a conduite sur cette passerelle. Une longue traque à travers l'Europe Centrale ravagée par la guerre. À la poursuite, non du temps perdu — je suis trop jeune, il n'a encore aucune prise sur moi —, mais d'un trafiquant d'armes. Cherchant désespérément à fixer dans l'objectif de mon Leïca quelques rencontres peu fréquentables. Mais difficile de compromettre un personnage aussi prudent, rusé. J'accumule dans son sillage un faisceau de présomptions sans parvenir, pour l'heure, à le confondre. Par un habile tour de passe-passe à la frontière biélorusse il sème toute velléité de filature. Je perds sa trace. M'aurait-il repéré?

Une amie qui travaille au British Intelligence Service, le MI 6, me remet sur sa piste, dans le Yorkshire. Je le suit jusqu'à Southampton. Je m'embarque à la dernière minute. Ce soir, à table, pour la première fois depuis une semaine de traversée, il sera là, échoué sur ce cargo, face à moi.